

Compte rendu par Richard Marin de :

Diogo Cunha, *L'Académie brésilienne des lettres pendant la dictature militaire : les intellectuels conservateurs entre culture et politique*, Préface d'Annick Lempérière, Limoges, Éditions Lambert-Lucas, 2017, 392 p.

Cet ouvrage, consacré à l'Académie brésilienne de lettres (ABL), est issu d'un doctorat d'histoire soutenu en 2014 à l'université Paris 1. Il nous livre l'histoire de la vénérable institution à un moment particulier de son histoire en même temps qu'une sociologie des intellectuels conservateurs qui la composent.

Au fil des pages, l'auteur déconstruit avec minutie le mythe de l'apolitisme de l'ABL tel qu'il prévaut depuis sa fondation en 1897, sous les auspices de Machado de Assis, la grande figure de la littérature brésilienne de son temps. Pour mettre à l'épreuve ce prétendu apolitisme, Diogo Cunha a choisi de centrer son étude sur les deux décennies de la dictature civilo-militaire (1964-1985) en mobilisant une grande diversité de sources : comptes rendus des séances de l'ABL, discours, mémoires et autobiographies des académiciens, presse, ouvrages des académiciens sur la conjoncture politique immédiate, conférences prononcées à l'École supérieure de guerre (ESG). Les sources orales n'ont ici qu'une part minime compte tenu de ce que tous les académiciens de la période étudiée étaient morts lorsque l'auteur a commencé sa recherche.

Au terme de la recherche, démonstration est faite que, sans être à proprement parler « l'intellectuel organique » du régime, au sens gramscien, l'ABL a indéniablement pris sa part dans le combat pour l'hégémonie culturelle, au service du régime prétéorien.

Dans le champ intellectuel et culturel de l'époque, l'ABL est sans conteste l'institution de référence qui draine le fleuron de l'intelligentsia traditionnelle et conservatrice. À ses côtés, bien qu'à un moindre niveau de notoriété, on trouve l'Institut historique et géographique national, fondé en 1838 avec des filiales dans tous les États. Là, les lettrés de l'oligarchie s'attachent de longue date à édifier une mémoire héroïque de la nation. Enfin, dernière-née de ces entités conservatrices : le Centre national de culture (1966) qui a reçu la mission d'institutionnaliser l'action de l'État dans le domaine culturel afin, notamment, de contrebalancer l'image très négative du gouvernement dans ce secteur.

Quel que soit par ailleurs son prestige, dans un champ intellectuel en pleine recomposition, l'ABL, note l'auteur, est depuis les années 1950 en net déclin, supplantée par de nouvelles expressions culturelles. Autour du théâtre et de la littérature – Jorge Amado, Carlos Drummond de Andrade, Graciliano Ramos – une culture de gauche engagée est alors en plein essor ; de même que la *bossa nova* ou le *cinema novo* qui gagnent le monde à partir du début des années 1960. C'est également l'époque où, avec le développement du système universitaire, s'affirme avec force la figure de l'enseignant-chercheur, cet « intellectuel spécifique » qui rivalise avec les « essayistes » de l'ABL et pèse de plus en plus dans la vie intellectuelle nationale.

Grâce à une étude prosopographique combinée avec quelques biographies significatives, l'auteur nous livre une radiographie très précise de l'ABL des années 1960 et 1970. Son analyse confirme le profil passéiste et provincial des académiciens, nombreux à être originaires des régions en déclin du vieux Brésil colonial nordestin. À l'inverse, peu d'entre eux proviennent des pôles dynamiques et modernes de São Paulo, Rio ou Belo Horizonte.

La plupart des futurs académiciens, nés à la fin du xix^e siècle ou au début du xx^e siècle ont vécu l'événement fondateur de la semaine d'Art moderne de 1922. Ils ont surtout étudié le droit, parfois la médecine, sont journalistes, avocats, diplomates, souvent hommes politiques. Devenus « immortels » la cinquantaine passée, ils colonisent les académies littéraires régionales et sont nombreux à disposer d'une tribune et d'une source de revenu dans les grands quotidiens tels que le *Jornal do Brasil*, le *Correio da Manhã*, le *Jornal do Comercio* ou le *Jornal das Noticias*.

À titre personnel, l'immense majorité des académiciens sont complaisants voire favorables au régime militaire. Ils s'en accommodent fort bien même si peu d'entre eux se sont engagés ouvertement en faveur du coup d'État de 1964, comme le fit l'unique académicienne : Rachel de Queiroz.

En tout et pour tout, on ne compte parmi eux que deux opposants déclarés et qui le font savoir : le journaliste et écrivain catholique Alceu Amoroso Lima et le diplomate Barbosa de Lima Sobrinho. Il existe aussi un groupe réduit d'académiciens qui, bien qu'hostiles au régime, ont cependant opté pour le silence et la discrétion. Parmi eux, quelques personnalités élues sous la dictature comme le sociologue Fernando

de Azevedo (1967), le poète João Cabral de Melo Neto (1968), l'historien José Honorio Rodrigues (1969), ou le diplomate et philologue Antonio Houaiss (1971). Même Jorge Amado, autrefois communiste, n'a pas été, au vu de son dossier à l'ABL, l'opposant résolu dépeint par sa légende.

Tout au long de la dictature, en dépit de l'apolitisme affiché, une intense sociabilité s'est nouée entre les académiciens et les responsables de la dictature. Alors que les militaires se rendent à chaque cérémonie d'investiture ainsi qu'aux hommages ou commémorations organisés par l'ABL, en retour, les académiciens participent aux cérémonies officielles, apportant ainsi au régime un surcroît de légitimité.

De même, lors de leurs prises de parole ou à l'occasion de conférences à l'École supérieure de guerre, les académiciens produisent un discours idéologique en parfaite harmonie avec celui de la dictature. Il fait la part belle au civisme, à l'exaltation des héros de la nation, comme à une certaine lecture de l'histoire du Brésil autour d'une « culture » et d'une « civilisation » intemporelles qui seraient menacées.

Entre l'Académie et le régime, il y a même, rapporte Diogo Cunha, quelques échanges de bons procédés peu glorieux. Ainsi lorsque le journaliste Austregésilo de Athayde, l'inamovible président de l'institution (1958-1993), obtient des militaires le don d'un terrain et une aide pour le financement de la construction d'un grand immeuble pour l'institution en échange, selon toute vraisemblance, de l'élection à l'Académie, en 1969, du général Lyra Tavares, pourtant fort peu porté sur la culture, et du rejet de la candidature de Juscelino Kubitschek en 1975.

L'ouvrage de Diogo Cunha, on l'aura compris, solide et bien informé, vient très utilement combler un vide. On savait en effet fort peu de choses sur l'Académie brésilienne des lettres, négligée jusque-là par la recherche et on était aussi dans une grande ignorance des réseaux et de la sociologie des intellectuels de droite. Un autre mérite de ce travail est de montrer que le régime ne manquait pas de relais intellectuels, ce qu'on avait parfois trop tendance à oublier, obnubilé par l'intelligentsia de gauche oppositionnelle.

Pour terminer, je voudrais formuler deux réserves minimales. Pourquoi ne pas avoir réalisé en introduction un état de la question qui aurait permis de prendre toute la mesure de l'apport de ce travail ? Pourquoi, enfin, dans la bibliographie, avoir totalement exclu l'historiographie française des intellectuels dont on perçoit pourtant qu'elle a nourri bien des réflexions de l'auteur ?

Richard Marin, « Diogo Cunha, *L'Académie brésilienne des lettres pendant la dictature militaire : les intellectuels conservateurs entre culture et politique* », *Cahiers des Amériques latines* [En ligne], 91 | 2019, mis en ligne le 27 septembre 2019, consulté le 29 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/cal/9660>.